

# cerises

ROUGE, AIGRE-DOUX – N° 267 – VENDREDI 9 OCTOBRE 2015

## PÂQUERETTE REDOUTABLE

La Redoute veut tirer ses licenciés à la courte paille. Comme de vulgaires petits mousses de Petit Bateau.

## AGENDA MILITANT

→ 11 octobre

La Courneuve [Défense et extension du parc Georges Valbon](#)

→ 15 octobre

Nanterre [Les mots pour agir](#)

→ 17 octobre

Paris [Séminaire de recherche de la Grande édition Marx et Engels](#)  
Istres [Université populaire du Mouvement de la paix](#)

→ 31 octobre

Paris [Marche de la dignité et contre le racisme](#)

## À LIRE SUR [communistesunitaires.net](http://communistesunitaires.net)

→ **Bataille démocratique**  
[Créons 1 000 Vandancourt](#)

→ **Face à l'austérité**  
[Marches européennes](#)

["Qui sème la violence sociale récolte la colère"](#)

## Qui veut encore mouiller sa chemise pour l'austérité ?

Après le maintien de Syriza et avant le scrutin espagnol, les Portugais viennent à leur tour de sanctionner la droite austéritaire et de renforcer les forces antilibérales, qui approchent les 20 % des voix. La critique de la politique de l'Union européenne et des choix des gouvernements libéraux et socio-libéraux prend également de l'ampleur, avec la multiplication des conflits sociaux dans l'Union européenne, mais aussi avec le rapport publié par la Commission des Nations Unies pour le commerce et le développement. Il y est notamment souligné la nocivité de la compression des dépenses publiques.

Cependant, s'il y a des avancées dans l'opinion publique contre le néolibéralisme, le besoin d'alternative et de rupture devient plus pressant. De fait, les programmes plus ou moins keynésiens et les alternatives esquissées ici et là restent souvent empreints de naïveté. Alexis Tsipras en a fait l'amère expérience, en croyant qu'un effort de conviction en direction des banquiers et des technocrates de Bruxelles permettrait de mettre en œuvre le programme de Syriza.

Des enseignements, nécessairement modestes, partiels et provisoires, peuvent d'ores et déjà être tirés de cette expérience. Premièrement : sans mouvement puissant de la société et sans rapports de forces permanents, les tenants de la régression sociale demeurent hégémoniques dans la pratique. Deuxièmement : sans ruptures immédiates avec les politiques antérieures, les carcans juridiques et administratives entravent toute novation. Troisièmement : il faut assumer devant les citoyens l'incertitude dans laquelle nous sommes, au lieu de faire semblant qu'une bonne politique validée par le suffrage universel pourrait facilement advenir par la seule bonne volonté de ceux qui la portent. Quatrièmement : les adversaires de l'émancipation ne reculeront devant aucune bassesse hypocrite, comme celle de Valls dénonçant le sort fait aux représentants de la direction des ressources humaines (sic) d'Air France tandis qu'il n'a pas un mot pour les 2 900 agents appelés à être licenciés.

Si nous pouvons évoquer ces questions aujourd'hui, c'est peut-être qu'au moment où la menace xénophobe et raciste prend de la force et où les pouvoirs en place sont dans une fuite en avant libérale, le champ d'un autre possible s'ouvre à nouveau.

● **Cerises**

## Art et politique : la soif de récit commun

**L'art a besoin de politique pour trouver un souffle radical et d'aujourd'hui. Mais la politique a aussi besoin d'art, (nous avons besoin) de co-écrire un contre récit. Laurent Eyraud-Chaume et Pierre Zarka développent cet échange nécessaire.**

L'art a besoin de politique pour trouver un souffle radical et d'aujourd'hui. L'art doit fuir le rentable, l'efficace, le beau pour le beau. L'art doit fuir le consensus de la bien-pensance et la rhétorique du renoncement.

L'actualité réserve des surprises. En juillet, au coeur du Festival d'Avignon, afin d'accompagner notre "coopérative", nous avons proposé, à Pierre Zarka une rencontre autour du thème "Art et Politique", dont le texte ci-après retrace l'intervention. La Grèce, patrie de la philosophie et du théâtre, tentait, au même instant, de rester debout face à des voyous à cravates.

Pour écrire un spectacle, nous cherchons les bons mots pour dire le monde, sa complexité et ce qu'il recèle de possibles. Nos récits cherchent un récit plus large. Nous partons à la recherche de la vérité déjà là mais non encore visible.

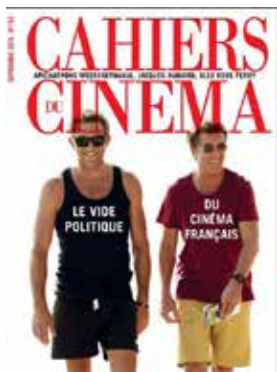
Nous ne sommes pas une avant-garde éclairée mais plutôt comme un membre de la famille qui se serait spécialisé dans la poélitique.

**L'art a besoin  
de politique pour trouver  
un souffle radical  
et d'aujourd'hui.  
L'art doit fuir le rentable,  
l'efficace, le beau  
pour le beau. L'art doit  
fuir le consensus  
de la bien-pensance  
et la rhétorique  
du renoncement.**

Le rapport au réel semble un passage courant de la création, mais les artistes sont comme le reste de la société, leur

désir de "social" ne fait pas une visée. L'art a besoin de politique pour trouver un souffle radical et d'aujourd'hui. L'art doit fuir le rentable, l'efficace, le beau pour le beau. L'art doit fuir le consensus de la bien-pensance et la rhétorique du renoncement.

L'art a aussi besoin de faire politique en dehors des temps artistiques. De nombreuses constructions alternatives existent qui questionnent l'économie de la culture, le rapport au pouvoir, au territoire, la place du public dans la construction des créations. Ces utopies en marche restent pourtant minoritaires. Le monde culturel fonctionne comme un marché et se gargarise de discours sur sa "mission de service public". Il défend "notre part d'humanité" mais reproduit des méthodes de gestion du personnel dignes des plus grandes multinationales. Il radote "démocratisation de l'accès à la culture" mais fonctionne en castes héréditaires. La refondation de ses ●●●



## Quand les Cahiers du Cinéma dénoncent “le vide politique du cinéma français”

Extrait de l'éditorial du numéro de septembre de Stéphane Delorme (<http://www.cahiersducinema.com/>)

Comment expliquer que la révolte qui monte face à cette incurie ne trouve pas de relais sur les écrans (...) C'est comme si le cinéma s'était détaché de notre monde pour vivre dans une sphère séparée, pour raconter les mêmes histoires, convaincre les mêmes financiers, rassurer le même public. Or le monde tourne, et vite, et ce cinéma ne résonne plus avec notre vie. Qu'est-ce que le cinéma de fiction

nous a appris sur la crise financière depuis sept ans, sur l'Europe, sur le gouvernement des experts, sur les castes au pouvoir, sur la révolte qui monte ? Où sont les satires féroces de ce moment ubuesque où les incompetents clament leur incompetence et les soumis leur soumission ? Mais aussi comment témoigner des nouveaux rapports de vie, empestés par la peur, la sécurité, la rentabilité, l'amertume, la surveillance consentie, et un goût moindre pour la liberté – et à l'inverse, reprenons courage, de la prolifération de la parole politique de la part de tous : pourquoi ne voyons-nous pas au moins sur les écrans des gens discuter de politique ? Le cinéma français ne dit rien de cela, il s'enferme dans des imageries coupées du réel. Au pire, le vide politique cache mal une affirmation cynique, une droitisation plus ou moins décomplexée – des fantasmes guerriers d'Audiard aux comédies clinquantes néo-beaufs.

Or, voilà, il y a eu les attentats de janvier et l'injonction impérieuse de faire quelque chose : nous verrons si les films mis en chantier depuis s'en font l'écho. Nous vivons un drôle de moment où les aberrations sont telles qu'on se dit que cela ne peut pas durer.

●●● pratiques autour, notamment, des valeurs portées par l'économie sociale semble une urgence politique.

Mais la politique a aussi besoin d'art. Elle a besoin (nous avons besoin) de co-écrire un contre récit. La politique radicale (vous savez celle qui prend les choses à la racine...) doit se ressourcer à la bouleversante source de la créativité. Elle doit douter de ses mots et inventer des formes, des images qui racontent un non-dit collectif : notre futur.

L'épisode des chemises ôtées aux dirigeants d'Air France a fait irruption dans

le récit médiatique permanent. Ceux qui ont condamné à la vitesse d'un avion de ligne ces actes de “violence” n'ont pas senti que la colère sourde peut trouver de la force dans ces images. Pour beaucoup de monde, un “encravaté” est devenu un ennemi de classe. Le choix des formes de luttes est un vaste débat. C'est aussi un débat culturel et nous devons le mener. Le récit quotidien de la saine gestion des affaires, de la lutte contre le déficit, de la “seule solution possible” est écrit comme on rédige un conte, un spectacle. Cette mauvaise pièce est celle qui fait tenir debout ce système château de cartes.

Et comme l'actualité réserve des surprises, nous avons découvert un bout du château de cartes avec les images de l'Elysée, tournées pour un documentaire où l'on découvre Manuel Valls et François Hollande accueillant la nouvelle ministre de la Culture. La scène pourrait être comique si ce n'était pas un drame. On y conseille à Fleur Pellerin d'aller voir Jack (Lang) car “il faut des idées” et il en a. Il faut aussi se “taper” du théâtre tous les soirs et dire aux artistes, qui “veulent être aimés”, que c'est “beau”, que c'est “bien”, etc. Le pathétique de la situation dévoile comme jamais une chute dans un vide de sens sans nom. L'art et la politique sont comme des marionnettes dans un jeu médiatique et électoral où les idées et les soirées au théâtre sont des pions à faire avancer pour vaincre et convaincre.

On comprend mieux au visionnement de cette vidéo la récente loi sur la création artistique qui semble s'arrêter à la gestion des affaires courantes. On comprend mieux le silence de nos élites face à la disparition de festivals, face à la fermeture de lieux. La politique et l'art ne méritent pas ce moment historique où l'on semble danser au bord du gouffre. Les peurs, les racismes, les guerres, le recul de la chose publique, tout cela est nié... encore une dernière danse, Madame la ministre ?

● Laurent Eyraud-Chaume



## La fiction rend visible ce qui ne l'est pas

**J**e commencerai par lever toute équivoque. Pour moi, le mot *politique* ne renvoie pas à la course au pouvoir de domination mais à *convictions et intervention sur la cité*, au sens où Aristote et Platon l'entendent : l'intervention sur son sort et sur le sort commun. Cela dégage des points communs entre art, philosophie, politique et même religion. Il s'agit de représentations à la fois de soi et du monde.

Je ne caractériserai pas l'art par un côté récréatif mais par le fait qu'il est une invitation pour le spectateur ou le lecteur à se dépasser. Dans le prospectus de la *Compagnie du Pas de l'Oiseau*, il y a une définition de l'art par Brecht : « *S'exercer au plaisir de transformer la réalité* », j'en fait aussi ma définition de la politique.

J'y trouve tout à la fois :

- Une compréhension du réel en ne laissant pas ses apparences nous envahir, mais en l'interprétant et en soulignant qu'il n'existe qu'en étant interprétable.

- L'envie d'autre chose que de demeurer dans l'état des lieux, la volonté de se projeter dans un ailleurs. Le croisement entre des désirs intériorisés et une manière de pouvoir les socialiser ou, si l'on préfère, une matérialisation de sa représentation du monde qui puisse parler aux autres. Donc une participation à faire société.

En même temps, l'art est confronté à un risque de captation par l'institution qui se substitue au sens. Si c'est surtout vrai pour la politique et la religion, ni la

philosophie ni l'art ne sont à l'abri d'un académisme. Il s'agit alors d'un écran entre soi et sa représentation du monde, c'est-à-dire une aliénation.

J'en viens à l'apport de la production artistique.

**Mais la politique  
a aussi besoin d'art.  
Elle a besoin  
(nous avons besoin) de  
co-écrire un contre récit.  
La politique radicale (...)  
doit se ressourcer  
à la bouleversante  
source de la créativité.  
Elle doit douter  
de ses mots et inventer  
des formes, des images  
qui racontent un non-dit  
collectif : notre futur.**

- Le récit, la fiction, rend visible ce qui ne l'est pas. Il révèle les réalités, même celles qui sont encore invisibles, et même davantage, il donne une image de possible à ce qui n'apparaît pas comme tel au premier abord. On peut schématiquement rapprocher le "Faut pas payer" de Dario Fo et le mouvement social à Milan dans les années soixante-dix voulant disputer les pouvoirs au patronat et à l'État ou au mouvement populaire en Guadeloupe en 2010 où les gens ont investi les

supermarchés pour fixer ce qui leur semblait être le juste prix. Le récit donne du sens à ce que l'on met à nu : Mahagonny de Brecht ou La Fontaine et le chien et le loup ou encore le quotidien populaire dans le néo-réalisme italien.

- S'il est du particulier, daté, il parle à tous, de tout temps. Comment les mythes grecs nous parlent tant si ce n'est par la capacité d'atteindre un certain universalisme ? C'est-à-dire une manière de situer un «pour soi» qui participe de l'émancipation de tous. L'art s'imbibe du réel et en fait de l'exceptionnel. Mais un exceptionnel qui parle de tous : il n'est qu'à penser à la peinture de la bourgeoisie par Mautpassant, à Ken Loach et sa description de la classe ouvrière ou aux *Temps modernes* de Chaplin et à l'asservissement à la machine.

- Il capte les signaux avant-coureurs de la société mais encore faibles, en se situant à la fois dans la continuité et dans la rupture avec le déjà fait. Cette captation du réel peut s'exprimer sans apparement de signifié littéral : Le Caravage avec ses représentations des Saints du *Nouveau Testament* par des visages rustiques de pauvres. L'humanisme de la Renaissance pousse à la porte ; la liberté que prend un Beethoven avec ses arhythmies et ses dissonances, en cela contemporain des Lumières et de la Révolution française ; le tableau de Magritte "Ceci n'est pas une pipe" et le refus de se laisser bercer par les apparences sociales après le massacre de la première guerre mondiale, et au-delà mettre la distance nécessaire entre la représentation du réel qui induit qu'il est toujours interprété. ●●●



### Quand Cassandra appelle à faire de la poélitique !

Extrait du dernier éditorial de Nicolas Roméas (<http://www.horschamp.org/>)

Toute culture digne de ce nom – et la nôtre est marquée par les dialogues et la maïeutique de Socrate – est le fruit de rencontres, de croisements, de chocs, de frottements, de désaccords, de conversations, de relation à l'autre. Et, comme l'a écrit Édouard Glissant, ce que ces rencontres peuvent produire de meilleur s'apparente à un processus de créolisation. Un processus aux résultats imprévisibles et variés qui n'a rien à voir – c'en est même l'inverse à peu près exact – avec le mélange affadissant, standardisant, que des industries culturelles sous influence nord-américaine font plus que proposer, imposent sur l'ensemble de la planète, afin de confiner l'imaginaire des peuples dans une sorte de vaste galerie marchande où la marge d'action se réduit à deux gestes : produire ou consommer. Les outils et les univers du symbolique que nous défendons ne sont pas d'un ordre binaire. Ce qui est efficace en eux, c'est précisément le peut-être, l'inachevé, l'interaction, la tension entre des pôles qui met en marche et ouvre les imaginaires. C'est leur principe actif.

●●● Procédé qui nous renvoie au "mentir vrai" d'Elsa Triolet.

Même son esthétique a une portée subversive. Il ne se limite pas à un reflet purement statique. Dans les exemples que j'ai choisis, ces artistes, parce qu'ils saisissaient le sens de la réalité, en saisissaient le mouvement. Ainsi, ils étaient annonceurs de ce vers quoi leur monde allait. On voit mieux aujourd'hui comment la désillusion qui suinte des films français au lendemain de 1968 nous annonçait un avenir assombri.

Subvertir participe de la condition humaine. On se forme en imitant et en désobéissant, il n'est qu'à penser à l'adolescence. On peut comprendre que les restrictions budgétaires dans le domaine culturel n'ont pas pour seule inspiration de faire des économies.

Depuis la Commune de Paris la portée de l'art (comme les cours du soir) a traversé le mouvement ouvrier. À l'origine, le Festival de Cannes a été créé avec la CGT, le Festival d'Avignon doit beaucoup à la rencontre entre le TNP, Jean Villard, Gérard Philippe et des associations telles que Travail et Culture ou des comités d'entreprises.

Ce qui me conduit à passer de "l'art et la politique" à "la politique et l'art".

La crise politique ne se limite ni aux promesses non tenues ni à la défiance qui en découle. Elle est la panne de toute créativité en matière de progrès social et démocratique comme en matière d'organisation de la société au regard des aspirations et enjeux les plus contemporains.

Si on veut sortir l'action politique de la réputation de ce qui échoue depuis si longtemps et partout, nous avons, comme l'art, besoin de prendre en compte ce qui émerge comme "signaux faibles" de la société. Que reflètent les luttes sociales, expérimentations coopératives, zadistes et nombreux écrits ? Une forte envie de pouvoir accomplir et la frustration devant un sentiment d'impuissance. La question de pouvoir (le verbe) est dans l'air mais aucune force ne fait de cette envie de pouvoir une question politique rassembleuse. Pourtant ce déjà là invite à se projeter dans un pas encore là, le pas encore pensé, dans l'audace du tâtonnement, de l'expérimental. Nous avons besoin d'oser nous projeter dans ce qui paraît chaotique parce que hors "normalité".

La démocratie, c'est l'exercice concret des pouvoirs d'élaboration et de décision par les intéressés sans que des experts se substituent à eux. Je ne rêve pas de citoyens omniscients et mobilisés en permanence, mais les pratiques sociales produisent des pans de savoir qui restent à développer. Cela ne veut pas dire que toutes les idées se valent, d'où la nécessité de considérer cet exercice comme de la confrontation, voire de la conflictualité assumée. Cela entraîne un regard nouveau sur les rapports aux partis ou à ce que l'on désigne sous le titre de leaders. Soutenir ceux de son choix induit de s'aligner sur eux, alors que le passage au collectif suppose de ne rien perdre de sa créativité individuelle.

La politique oscillerait entre pragmatisme (entendez échine souple) et dogmatisme. Mais il n'y a pas de politique sans travail sur les représentations, donc culturel. Le capital le fait très bien. Il représente l'entreprise et la concurrence comme un projet où chacun pourrait trouver sa place. Il fait de l'information un rite anxigène poussant aux réflexes grégaires ou au repli sur soi. À l'opposé, les grands moments de l'irruption populaire qui font l'Histoire sont des récits dont la fin n'est pas écrite à l'avance (on parle encore du programme du CNR). Encore faut-il ressentir la nécessité de se projeter dans l'encore impensé pour, comme l'écrivait Aragon pour Robert Desnos, « accomplir notre propre prophétie »...

● Pierre Zarka





# Du bon usage du rapport de forces

Certains commentaires concernant la Grèce expliquent la situation actuelle par un rapport de forces défavorable. Il est important de tenir compte du rapport de forces. Mais s'agit-il d'en tenir compte pour justifier l'impossibilité d'agir ou pour s'interroger sur les moyens de le faire évoluer ? Dans le premier cas, on n'a pour agir que les conditions imposées par les forces du capital. Dans le second, on va chercher au-delà de l'état des lieux le point de mire vers lequel les intéressés peuvent se mettre en mouvement. La première démarche s'enferme dans l'impuissance, la seconde appelle à un affrontement et une tension vers de nouveaux possibles.

Le réalisme condamne la surenchère gauchiste. Elle ne se préoccupe pas de la crédibilité du propos et ne cherche pas à être force d'entraînement. Mais le contraire du gauchisme n'est pas d'en rester à l'état de l'opinion. Dépasser ce qui est spontanément acquis est décisif. Il n'y a pas de dynamique possible en restant dans un cadre conçu pour qu'il n'y ait aucune alternative. Le rapport de forces actuel ne tient pas à une adhésion des gens à la politique en cours mais au sentiment désabusé qu'ils n'y peuvent rien. C'est moins la colère et l'indignation qui manquent que de dégager des moyens qui permettent au mouvement populaire de devenir la force dont les événements dépendent. Les initiatives que nous prenons, ou que nous ne prenons pas, ne sont pas extérieures au rapport de forces. C'est à partir de ce qui fait alternative que l'on peut faire bouger ce rapport des forces ; rester à dénoncer les effets du capitalisme nous enferme dans les termes qui sont cause des problèmes.

Une organisation devrait aider l'imaginaire et l'agir collectifs à sortir du carcan de la pensée dominante. Il est possible qu'à partir de questionnements, de luttes, de pratiques de type coopératif, d'écrits *déjà existants, déjà*

hors normalité, on essaie non pas d'inculquer mais de faire vivre une vision qui, parce qu'elle se situe au-delà du capitalisme, peut transformer ces questionnements, luttes, pratiques en une dynamique transformatrice. Je n'ai aucun penchant pour les minorités agissantes, mais il est nécessaire que quelqu'un ose parler et agir en décalage avec la normalité pour créer un phénomène d'entraînement. Décalage qui puisse faire dire à nombre de personnes : *c'est exactement ce que je ressentais sans pouvoir y mettre des mots.*

**Il est possible qu' à partir de questionnements, de luttes, de pratiques de type coopératif, d'écrits déjà existants, déjà hors normalité, on essaie non pas d'inculquer mais de faire vivre une vision qui, parce qu'elle se situe au-delà du capitalisme, peut transformer ces questionnements, luttes, pratiques en une dynamique transformatrice.**

Le dossier d'un précédent *Cerises*, évoque à juste titre l'illusion « *d'obtenir un accord raisonnable* », illusion, est-il précisé, partagée bien au-delà de la Grèce. Il invoque ensuite l'absence de solidarité internationale à la hauteur de l'enjeu. Certes. Mais s'agit-il de solidarité ou bien de capacité de chaque force à proposer des objectifs suffisamment fondamentaux pour être communs d'un pays à l'autre et mettre en lumière des convergences possibles ? Quels pouvoirs exploités et dominés peuvent prendre sur les leviers de l'économie et des institutions ? Dommage que Syriza ait abandonné l'objectif de socialiser les banques et qu'en France, on ne le réclame pas davantage.

Il y a loin de la coupe aux lèvres. Mais comptons avec la dimension idéologique du combat : une proposition qui sort du cadre imposé par le capital, c'est déjà désobéir, c'est dévoiler des possibles ; c'est déjà changer le rapport des forces.

Sans doute, faut-il redéfinir ce que lutter veut dire. Il est temps d'explorer comment l'action peut comporter en elle des éléments d'un horizon nouveau, qui casse la frontière de l'impossible.

● Pierre Zarka

# Face à l'offensive de l'extrême-droite dans les quartiers populaires

**Sur fond de démission de la gauche gouvernementale et d'absence de bataille politique locale, les groupuscules radicaux et le Front national renforcent la diffusion de ses idées xénophobes et racistes en banlieues. Une contre-offensive unitaire est urgente.**

**J**e veux vous faire part de mes préoccupations et de propositions concernant une conjonction inédite de faits relatifs à l'extrême-droite dans les quartiers populaires, en Seine-Saint-Denis et à Saint-Denis particulièrement, et de la nécessité d'y faire face résolument, en tout cas de façon plus déterminée et efficace qu'aujourd'hui.

Dans le même moment, trois courants ont fait de Saint-Denis leur cible. Le caractère populaire de la ville les attire. Et, sans nul doute aujourd'hui, la présence de très nombreuses personnes françaises d'origine étrangère, notamment maghrébine. Population qu'ils ont traditionnellement ou nouvellement décidé de travailler.

En premier, depuis longtemps, le siège postal (ou plus, selon certains témoins) d'Egalité et Réconciliation de Soral qui investit la population maghrébine, surtout les jeunes. Avec deux dimensions en pointe dans ses thèmes : l'antisémitisme et le "soutien" aux Palestiniens.

En second, Dieudonné et ses amis expulsés du Théâtre de la Main d'Or à Paris, qui ont jeté leur dévolu sur les Ateliers Christofle. Rappelons que Dieudonné est déjà venu spécifiquement à Saint-Denis pour la campagne électorale des Européennes de 2009, accueilli par nombre de militants antifascistes. Les thèmes antisémites, pro-palestiniens et anti-système sont permanents. La notoriété de "l'artiste" est, selon nombre d'observateurs, forte dans les cités avec nombre de jeunes qui le soutiennent.

Enfin il y a, très inquiétante, la nouvelle dynamique du Front national, qui a décidé d'accentuer fortement sa conquête de l'électorat populaire en banlieue, tout en maintenant sa ligne traditionnelle anti-migrants et en menant conjointement un travail de conquête des "élites", universitaires et autres et de la jeunesse.

Le FN a mené la bataille des idées et est en passe de la gagner provisoirement en irriguant la société et d'autres forces politiques de ses thèmes sécuritaires, anti-immigrés, anti-islam, souverainistes et anti-européens mais aussi populistes et de

racolage social empruntant à la gauche. Son nouveau champ proclamé d'intervention se situe en banlieue, avec la volonté de créer des collectifs "Banlieue patriote".

Lors d'une conférence de presse organisée à Saint-Denis, faute d'information en amont, nous n'avons pu nous exprimer, alors qu'en janvier 2012, 500 personnes manifestaient dans notre ville contre la présence de Marine Le Pen et ses amis du FN. Nous cédonc le terrain à l'extrême-droite ? Qui peut penser que le FN n'y appartient plus ?

Le FN veut toucher les cités populaires et les personnes françaises d'origine immigrée. Il prépare des matériels de communication spécifique pour cela. L'offensive est sérieuse, et le glissement progressif de territoires populaires du Nord et du Sud-Est de la France vers le vote FN est un signal parmi d'autres dérives inquiétantes – comme celles de nombreux dirigeants de la droite, telle Nadine Morano, ou encore la place occupée par les polémistes xénophobes dans les grands médias<sup>1</sup> - du risque pour d'autres.

Cette banalisation est très inquiétante et inacceptable au regard du danger d'extrême-droite. Allons-nous rester passifs ou uniquement appuyés sur nos activités politiques, associatives et syndicales traditionnelles, chacun séparément, pour faire contre-feu à ces offensives ? Nous le savons, cela ne marche pas ou plus pour toutes les raisons, dont la désespérance et la colère de la population ne sont pas la moindre cause. N'est-il pas grand temps que les militants et organisations se rencontrent pour envisager une contre-offensive commune ?

● **Jean Brafman**,  
militant antiraciste



<sup>1</sup>. Citons aussi, parallèlement à cette offensive d'extrême-droite, celle de multiples et nombreuses sectes, en direction des femmes et des jeunes plus particulièrement. Cette entreprise importante de maîtrise des personnes les plus fragiles et précaires concourt également à la passivité, voire plus, vis-à-vis de l'extrême-droite et ses idées.

## **E** comme écosocialisme II

**D**ans un premier article, de caractère plutôt théorique, nous avons évoqué la relecture écologiste de Marx par John Bellamy Foster. Puis, par un détour jusqu'en Chine, dans un article plus «pratique», nous avons rendu compte de ce que nous avons vu dans ce pays où le régime, qui se veut socialiste, cherche visiblement à concilier impératifs de développement et impératifs écologiques. (Il va sans dire que cet article n'avait pas la prétention de faire le tour des questions que nous pouvons nous poser sur la Chine.) Dans ce troisième volet, consacré à la question de l'écosocialisme, nous voulons seulement esquisser une piste de réflexion pour ici et maintenant.

Conjuguer le "vert" et le "rouge" n'est pas une mince affaire... Cela nécessite un effort de part et d'autre.

Il y a une idéologie dominante vaguement écolo qui nous est insupportable. C'est l'écologie des petits gestes, culpabilisante à l'égard des peuples et des citoyens. Insupportable car elle couvre l'hypocrisie du système.

Dénier aux pays du Tiers-Monde le droit de développer leur industrie et leur économie pour atteindre un minimum d'aisance matérielle relève d'un bel égoïsme.

En même temps, il semble certain que si l'*american way of life* se généralisait à toute la planète, les effets en seraient catastrophiques pour les conditions même de vie sur cette planète. Le maintien de l'inégalité actuelle dans l'accès aux ressources est d'ailleurs ce qui provoque les guerres à répétition du nouvel ordre mondial.

Plutôt que de donner des leçons, les pays développés devraient aider réellement les pays pauvres à ne pas refaire les erreurs que nous avons faites. Et nous devrions aussi commencer par modifier notre propre système.

La tricherie de Volkswagen (dont tous les constructeurs automobiles devaient être au courant car tous s'espionnent les uns

les autres et qui est révélée à l'occasion de la guerre commerciale entre les États-Unis et l'Europe) est une belle illustration de cette hypocrisie régnante.

Autre exemple : comment reprocher aux consommateurs de produire autant de déchets quand toute l'économie fonctionne au gaspillage et quand toute la chaîne de la grande distribution est une immense fabrique à emballages et à déchets ?

Côté "verts", il y a donc grand besoin d'une écologie non pas "gauchiste", comme disent les écologistes ralliés au système, mais simplement "progressiste", voire révolutionnaire, qui intégrerait la critique historique du capitalisme. Faute de quoi, l'écologie continuera à apparaître aux yeux du plus grand nombre comme une utopie peu soucieuse des intérêts immédiats et vitaux du plus grand nombre.

**La transition écologique peut conduire à la révolution des modes de production, de consommation, de vie. En retour, elle nécessite une révolution sociale permettant la maîtrise collective de l'économie et les reconversions nécessaires.**

Et côté "rouges", nous avons aussi grand besoin d'une mise au clair intellectuelle. Nous ne pouvons pas nous contenter de l'alignement commode (et inutile) sur les idées communes qui font que tout le monde aujourd'hui est plus ou moins "écolo". Voire plus ou moins anti-nucléaire (ou pro-nucléaire hon-teux). Non, ce dont nous avons collectivement besoin, c'est d'une véritable réflexion qui ne se priverait pas des avancées du marxisme...

Le procès que les Verts font communément aux Rouges (et à Marx en premier) est qu'ils seraient partisans d'un développement sans fin de la production, fondé sur une progression sans fin des forces productives. Ils seraient donc à leur façon prisonniers du modèle de la société industrielle.

L'histoire réelle du socialisme (et l'obsession du rattrapage du capitalisme) donne quelque raison à cette accusation. Ainsi, alors que *le Capital* se voulait une *Critique de l'économie politique*, les marxistes ont souvent donné dans l'économisme. De même, alors que Lafargue, le gendre de Marx, avait écrit *le Droit à la paresse*, le mouvement communiste a-t-il le plus souvent prôné le culte du travail...



●●● Mais par-delà le besoin historique de s'arracher à la misère et à l'arriération (qui mérite un minimum de compréhension), y a-t-il dans le marxisme un vice congénital "productiviste" ? Ce terme de "productivisme" que tout le monde reprend mériterait d'être interrogé. On voit aujourd'hui que le but du capitalisme n'est pas la croissance en soi. S'il peut faire plus de profits sans rien produire, par la spéculation par exemple, il ne s'en prive pas... Mais il y a des limites à la spéculation et la loi générale du capitalisme est bien au long terme l'accumulation sans fin des profits, des marchandises, du capital.

Et les marxistes ? Dans un passage célèbre de sa préface à la *Contribution de la critique de l'économie politique*, Marx explique qu'à un certain moment, les forces productives entrent en contradiction avec les rapports de production et que c'est cela qui conduit à la transformation révolutionnaire. Pour Marx, les forces productives qui déterminent le niveau de développement d'une société sont formées par la combinaison de la force de travail humaine et des moyens techniques mis en œuvre pour la production. Dans une certaine tradition vulgarisée du marxisme, on a certainement eu une conception positiviste du progrès technologique et scientifique.

Mais chez Marx, le caractère contradictoire du mode de production capitaliste s'exprime aussi par une contradiction interne aux forces productives, entre le travail vivant et le travail mort, ou, dit autrement, entre la force de travail humaine et les moyens techniques ; lesquels sont utilisés pour éliminer les travailleurs et non réduire leur temps de travail. La solution de cette contradiction étant que les forces productives (humaines) finissent par s'emparer des forces productives (matérielles).

Il n'y a donc pas chez lui de conception simpliste du progrès et pas de naïveté quant à la technologie. Même s'il est vrai qu'il pense dans l'horizon de la société industrielle qui en était à l'époque encore à ses débuts.

Mais nous avons besoin d'une pensée nouvelle, car deux données au moins ont changé.

D'abord, on ne peut effectivement pas penser que la croissance des forces productives soit infinie. « *Le temps du monde fini commence* », écrivait Paul Valéry en 1931. Ce qui mériterait discussion... Mais il y a bien des limites physiques qui tiennent aux limites du renouvellement des ressources naturelles. C'est vrai des forces matérielles mais aussi de la population. Il ne s'agit pas d'en revenir à Malthus, mais de tenir compte des équilibres entre écosystèmes. (Le pragmatisme des Chinois s'efforçant de limiter leur croissance démographique, de ce point de vue, s'opposait déjà à une interprétation dogmatique de Marx.) C'est aussi pourquoi, dans les sociétés qui ont atteint un certain niveau de développement, on doit envisager une économie qui ne soit pas fondée sur l'utopie de la croissance indéfinie de la production et de la consommation mais sur la satisfaction des besoins quantitatifs et qualitatifs réels de l'Humanité, même non solvables. Une économie tournée vers la valeur d'usage et économe en ressources naturelles et en travail. « *L'économie vraie, l'épargne, consiste à économiser du temps de travail* »<sup>1</sup>, écrivait déjà Marx.

Deuxième donnée : la révolution technologique en cours nous met en état de faire des choix. Une pensée progressiste aujourd'hui ne peut pas se désintéresser du contenu des technologies, lesquelles ne sont pas neutres, notamment à l'égard du caractère renouvelable ou pas des énergies.

La transition écologique peut conduire à la révolution des modes de production, de consommation, de vie. En retour, elle nécessite une révolution sociale permettant la maîtrise collective de l'économie et les reconversions nécessaires. Pour paraphraser Lénine, on pourrait dire que le socialisme du XXI<sup>e</sup> siècle, c'est la démocratie économique plus le solaire.

● Patricia Latour et Francis Combes



<sup>1</sup> cité par Jean-Marie Harribey, in *Y a-t-il une vie après le capitalisme ?* (Le Temps des Cerises, 2009).

## La révolution perdue



Chris Harman *La révolution allemande*  
Éd. La Fabrique, 416 p. - 20 €

Les Éditions de La Fabrique ont pris l'excellente initiative de publier la traduction du livre consacré par Chris Harman à *La révolution allemande (1918-1923)*, avec une préface inédite de Sebastian Budgen.

Ce n'est pas pour rien que l'auteur avait donné pour titre à son livre *The Lost Revolution*, *La révolution perdue*. Non seulement elle fut perdue en ce sens que cette histoire est celle d'une défaite, mais elle s'est par ailleurs perdue dans la mémoire collective, même en Allemagne ; c'est

une révolution oubliée. Il s'agit pourtant à bien des égards d'un épisode crucial de l'histoire du mouvement ouvrier.

On se rappelle tout au plus en France de l'insurrection de Berlin de 1919, à l'issue de laquelle furent assassinés Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg. Mais l'histoire ne faisait alors que commencer. Dans les soubresauts de la fin de la Grande Guerre, et comme en écho de la Révolution russe, l'Allemagne toute entière s'était soulevée (y compris la ville de Strasbourg !). L'Empire du *Kaiser* s'était effondré, et la république avait été proclamée. Les années qui suivent sont une succession de soulèvements, écrasés les uns après les autres en particulier, comme à Berlin, par l'action des Corps Francs, milices d'extrême-droite mises en place par les sociaux-démocrates pour mettre fin aux «troubles», et qui constitueront dans les années suivantes le cœur du dispositif armé des nazis. Victoires partielles et précaires, et répressions féroces se succèdent à rythme accéléré. Chaque page ou presque du livre évoque des mouvements – manifestations, grèves – et comptabilise le nombre de morts. Parmi les événements de la période, qui est celle de la création et des premières armes du Parti communiste allemand, on note l'éphémère république des Conseils de Bavière, et surtout deux événements qui ont largement contribué à l'élaboration par l'Internationale communiste de son orientation et de la stratégie du Front unique, avant la dérive sectaire, «Classe contre classe», de la période suivante, et avant le changement de cap ultérieur de la stratégie de Front populaire, qui est à bien des égards un retour à celle du Front unique, et est nourrie des débats suscités par la révolution allemande.

Le premier de ces événements est ce que l'histoire retient (même si elle le retient peu) comme «l'Action de mars» : une tentative partielle et contestée au sein même du Parti communiste allemand de soulèvement insurrectionnel, en mars 1921. Cette Action de mars, plus ou moins (plutôt plus que moins) soutenue par l'Internationale communiste alors présidée par Zinoviev est un échec retentissant, comme l'avait par avance annoncé l'un des plus subtils dirigeants du parti allemand, Paul Levi, en son temps un proche de Rosa Luxemburg dont il avait

été entre autres l'avocat. Levi dénonce le gauchisme aventuriste de cette tentative insurrectionnelle, mais le fait en des termes si durs qu'il est exclu pour avoir enfreint la discipline du parti. Même si dans les débats subséquents, Lénine et Trotsky diront nettement que dans toute cette histoire, c'est Paul Levi qui avait eu la position juste, ils n'iront pas jusqu'à remettre en cause cette exclusion... Les débats sur l'action de mars au sein de l'Internationale seront d'une grande richesse, sans se limiter aux règlements de comptes. On apprend de ses erreurs, lorsqu'on n'a pas le loisir d'apprendre de ses bons coups, et de ses échecs à défaut de ses victoires.

Le second est plutôt un non-événement, l'insurrection d'octobre 1923, qui dans les rêves des dirigeants communistes devait être «l'octobre allemand», qui mettrait fin à l'isolement de l'Union Soviétique, et à l'issue duquel le centre de gravité de la révolution mondiale serait déplacé en Allemagne. Mais – impréparation, hésitations, pessimisme... ou lucidité – l'octobre n'a pas eu lieu, marquant la fin définitive des espoirs révolutionnaires en Europe de l'ouest.

Et tout cela dans un contexte d'affrontements violents et de débats politiques aigus, avec la scission du Parti social-démocrate et la création de l'*USPD* (dont les forces se répartiront plus tard entre le Parti communiste et un retour au bercail), avec la scission «gauchiste» du *KPD*, le tout sous le regard parfois actif, parfois désorienté d'une Internationale communiste en pleine gestation. Le tout également dans un contexte économique et social particulièrement complexe, avec l'occupation française de la Ruhr, l'hyper-inflation, la recomposition du capital allemand, autant de points que l'ouvrage aide à connaître et à comprendre.

Sur chacun de ces épisodes (et tous les autres, qu'il n'est pas possible d'évoquer ici), Chris Harman nous fait réfléchir aux conditions qui les ont rendus possibles ou impossibles, sur les débats de direction, sur les analyses stratégiques, sur les constructions politiques, sur les rapports de forces sociaux, sur les questions de la division ou de l'unité du mouvement ouvrier... On n'est pas obligé d'être d'accord avec chacune de ses conclusions ou remarques pour les utiliser comme bases de réflexions.

La bibliographie accessible sur cette série majeure d'événements, sur cet épisode décisif de notre histoire, est assez maigre. L'ouvrage le plus volumineux était français : la somme écrite par Pierre Broué, depuis longtemps épuisée et pratiquement introuvable. Pourtant, se plonger dans la révolution allemande pourrait avoir quelque chose d'addictif, tant est riche la réflexion qu'elle suscite, même 95 ans plus tard, et que suscitent les réflexions qu'elle a provoquées en son temps.

En résumé : il faut lire le livre de Chris Harman, *La Révolution allemande (1918-1923)*.

● Laurent Lévy



## Qui sème la violence sociale récolte la colère



Source : gallica.bnf.fr

« Le patronat n'a pas besoin, lui, pour exercer une action violente, de gestes désordonnés et de paroles tumultueuses ! Quelques hommes se rassemblent, à huis clos, dans la sécurité, dans l'intimité d'un conseil d'administration, et à quelques-uns, sans violence, sans gestes désordonnés, sans éclats de voix, comme des diplomates causant autour du tapis vert, ils décident que le salaire raisonnable sera refusé aux ouvriers ; ils décident que les ouvriers qui continuent la lutte seront exclus, seront chassés, seront désignés par des marques imperceptibles, mais connues des autres patrons, à l'universelle vindicte patronale. (...) Ainsi, tandis que l'acte de violence de l'ouvrier apparaît toujours, est toujours défini, toujours aisément frappé, la responsabilité profonde et meurtrière des grands patrons, des grands capitalistes, elle se dérobe, elle s'évanouit dans une sorte d'obscurité. » Jean Jaurès, discours à la Chambre des députés, séance du 19 juin 1906.

● **Régionales 2015.** Deux mois avant le premier tour des élections régionales, la configuration de listes du côté de la gauche d'alternative se précise. Dans deux grandes régions, le rassemblement sera large, avec une alliance du Front de gauche et d'Europe Ecologie les Verts : région Provence-Alpes-Côtes d'Azur et région Languedoc-Roussillon-Midi-Pyrénées. En Île-de-France, un trio du Front de gauche est constitué par Pierre Laurent (PCF, tête de liste régionale), Clémentine Autain (Ensemble !, tête de liste en Seine-Saint-Denis) et Eric Coquerel (Parti de gauche, tête de liste à Paris). Cette configuration se retrouve dans la région Aquitaine-Poitou-Charentes-Limousin, la région Centre-Val de Loire et dans la région des Pays de la Loire. Dans la région Rhône-Alpes-Auvergne, la liste Front de gauche inclut le MRC et des citoyens, n'inclut pas le PG en tant que tel mais des personnalités qui en sont issues. Dans la région Nord-Pas-de-Calais-Picardie, la liste du PCF, ouverte à de nombreuses personnalités issues du mouvement social et du monde du travail et soutenues par Ensemble !, s'intitulera « L'humain d'abord ! ». Dans les autres régions, les atterrissages des discussions entre organisations politiques restent à venir.

● **Fin de vie.** La Proposition de Loi sur la fin de vie a été adoptée le 6 octobre en seconde lecture à l'Assemblée nationale dans un hémicycle plus que clairsemé. Est inclus, entre autres, le « Droit à la sédation profonde et continue jusqu'au décès, à la demande du patient » incurable et dont le pronostic vital est engagé à court terme. Mais ont été rejetés les amendements "Touraine" (PS) sur la possibilité d'une "assistance médicalisée active à mourir" et "Massonneau" (EELV) sur "La demande d'une assistance médicale au suicide". La ministre des Affaires sociales et de la Santé avait appelé à ne pas soulever d'inquiétudes dans la société par de tels "éléments d'affrontement à l'Assemblée", ignorant sans doute que les Français sont très largement favorables à la liberté de choix de leur propre fin de vie et à une assistance médicale en ce sens. Le Conseil consultatif national d'éthique, lui, déclarait dès décembre 2013 : « La possibilité de se suicider par assistance médicale comme l'aide au suicide constituent à nos yeux un droit légitime du patient en fin de vie ou souffrant d'une pathologie irréversible, reposant avant tout sur son consentement éclairé et sa pleine conscience. » Voir aussi l'édito de *Cerises* n° 224.

## Cerises

publication de l'Association  
des communistes unitaires

- Noyau -

Gilles Alfonsi, Gilles Boitte,  
Michèle Kiintz, Roger Martelli,  
Philippe Stierlin, Catherine Tricot,  
Pierre Zarka.

cerises@plateformecitoyenne.net

Abonnement gratuit en ligne :  
<http://plateformecitoyenne.net/cerises>

[www.cerisesenligne.fr](http://www.cerisesenligne.fr)



MEDIAPART

